

Les enfants et les mères

Autor(en): **Vuilliomonet, Jeanne**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le mouvement féministe : organe officiel des publications de l'Alliance nationale des sociétés féminines suisses**

Band (Jahr): **13 (1925)**

Heft 225

PDF erstellt am: **23.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-258660>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

LE

Mouvement Féministe

Organe officiel

des publications de l'Alliance nationale de Sociétés féminines suisses

Paraissant à Genève tous les quinze jours le vendredi

ABONNEMENTS

SUISSE..... Fr. 5.—
 ETRANGER... . 8.—
 Le Numéro.... . 0.25

DIRECTION ET RÉDACTION

M^{lle} Emilie GOURD, Pregny

Compte de Chèques I. 943

ADMINISTRATION

M^{lle} Marie MICOL, 14, r. Micheli-du-Crest

ANNONCES

12 insert. 24 insert.
 La case, Fr. 45.— 80.—
 2 cases, , 80.— 160.—
 La case 1 insertion: 5 Fr.

Les articles signés n'engagent que leurs auteurs

Les abonnements partent du 1^{er} janvier. A partir de juillet, il est délivré des abonnements de 6 mois (3 fr.) valables pour le second semestre de l'année en cours.

SOMMAIRE: Les enfants et les mères: Jeanne VUILLIOMENET. — Pour l'an qui vient. — De ci, de là... — Assurance-vieillesse: E. PIECZYNSKA. — Lettre d'Italie: PAOLA BENEDETTETINI ALFERARRI. — Les minorités politiques et les femmes: V. DELACHAUX. — Moralité publique. — Association suisse pour le Suffrage féminin, nouvelles des sections. — Alliance nationale de sociétés féminines suisses. — *Feuilleton:* Les femmes et les livres, Ada Negri (*fin*): M.-L. PREIS.

Pour Noël et pour l'An nouveau

Les meilleurs souhaits du *Mouvement Féministe* à ses abonnés, à ses lecteurs et
 à ses collaborateurs

Avis important

Nous rappelons à tous nos abonnés de Suisse qu'ils peuvent verser le montant de leur abonnement pour 1926 à notre compte de chèques postaux N° I. 943, et cela dans tous les bureaux de poste. Nous les prions instamment d'utiliser ce mode de paiement, qui est le plus pratique pour eux comme le plus simple pour nous (Prix de l'abonnement pour une année: 5 fr. Prix de revient de l'abonnement pour une année: 6 fr.).

Nous saisissons cette occasion pour remercier très vivement tous ceux qui ont déjà bien voulu, en réglant le montant de leur abonnement, se souvenir de cette différence entre le prix de revient et le prix officiel de l'abonnement, ainsi que tous ceux qui ont pensé adjoindre à leur versement les 5 centimes de taxe que nous coûté celui-ci.

Pour nos abonnés de l'étranger, le meilleur mode de paiement est le mandat postal international (Prix de l'abonnement: 8 fr., argent suisse).

Les enfants et les mères

N. D. L. R. — La demande nous ayant été faite de divers côtés de traiter plus fréquemment de sujets d'éducation dans le *MOUVEMENT*, nous sommes heureuse de mettre aujourd'hui sous les yeux de nos lectrices l'analyse d'un ouvrage d'éducation très-suggestif, et dont les idées, si elles ne sont pas partagées par chacun, méritent d'être relevées. Il va sans dire que nous accueillerons très volontiers toute observation de nos lectrices à cet égard désirant surtout leur offrir l'occasion d'un fécond échange de vues sur ces questions si importantes.

Sous ce titre vient de paraître, à Paris, chez l'éditeur Flammarion, la traduction française du livre de Mrs. Dorothy Canfield Fisher, journaliste et romancière américaine. Nous avons éprouvé une grande joie à le lire et nous aimerions éveiller ici l'attention de lecteurs éventuels.

« Bien rares furent les pédagogues qui se donnèrent la peine d'adresser tout spécialement leurs sages conseils à l'esprit indépendant des parents, dit Mrs. Fisher dans sa préface. Pourtant, qui, plus que nous, peut avoir besoin de conseils? Bien que surpris et enivrés de la joie d'élever des enfants, la plupart d'entre nous ont été également stupéfaits de s'apercevoir que nous n'étions pas le moins du monde préparés à ce qui est certainement la plus difficile, la plus compliquée et la plus importante entreprise d'une vie humaine. »

Il faut arriver à connaître les meilleurs moyens de vivre en bons termes avec ses enfants, d'adapter notre vie à la leur, de respecter leur individualité, de mener, en un mot, la vie familiale idéale. « Les relations entre époux ne sont plus ce qu'elles étaient avant le mouvement féministe, écrit encore Mrs. Fisher; que nous soyons féministes ou non, il faut bien l'admettre. » De même les relations entre parents et enfants se sont transformées aussi et les façons anciennes de résoudre les difficultés familiales ne conviennent plus à notre société modernisée. Voilà pourquoi Mrs. Fisher a écrit son étude « destinée aux mères dans cette entreprise importante et compliquée: l'éducation des enfants. »

J'aime beaucoup ce livre; il me semble qu'il arrive à son heure chez nous, où les préoccupations psychologiques et pédagogiques sont bien souvent au premier plan. Il n'était qu'une femme, qu'une mère, assurément, pour parler des relations entre parents et enfants, de la maternité et de la vie enfantine, avec autant de cœur et de charme, de clarté et de profondeur. C'est un livre unique en son genre, d'un tragique poignant parfois, d'un optimisme reconfortant plus souvent.

Il est divisé en cinq parties. La première parle de *l'esprit*

scientifique nécessaire aux mères. Il faut voir tout d'abord ses enfants tels qu'ils sont réellement, se rendre compte qu'ils sont des êtres humains nouveaux et différents, et que nous devons nous efforcer de deviner quel traitement leur convient le mieux. Il faut se défier de cet idéal tout fait de ce que doit être, d'après nos goûts personnels, un « enfant bien gentil », toutes les qualités que nous n'avons pas, ou qui ne nous plaisent pas, étant exclues de cet idéal... Des parents grands et forts veulent à tout prix que leurs enfants soient des sportifs... Des parents tranquilles et studieux veulent des enfants qui lisent, qui jouent du piano, qui jardinent bien sagement, etc., etc.

Nos enfants ne sont pas uniquement notre prolongement, ils dépendent autant de leurs grands-parents ou arrière-grands-parents que de nous-mêmes. Ils nous réservent de grosses surprises.

On perd son temps à vouloir que l'enfant donne ce qu'il ne peut pas donner; mais il faut aider chaque petite créature humaine à devenir un spécimen parfait en son genre. Et si son genre ne nous satisfait pas absolument, tant pis pour nous!

Malheureusement, les pauvres mamans sont trop souvent fatiguées, surmenées, découragées; elles manquent du jugement nécessaire pour comprendre les instincts complexes de leurs petiots, pour les observer de près, longuement, pour déduire ensuite les conclusions nécessaires. Surtout, elles basent leur système d'éducation, non pas sur des faits tirés de l'observation patiente des enfants, mais sur des théories qui les amènent à déformer les faits pour prouver la justesse de leurs chères théories.

L'atmosphère de la vie infantine. Sur 100 parents, 99 peuvent procurer à leurs enfants tout ce qui est essentiel à une vie heureuse, à une croissance normale et saine: lait pur, biberons stérilisés, pieds chauds; plus tard, activité physique, liberté intellectuelle, atmosphère de paix et d'harmonie. Ces conditions essentielles peuvent être obtenues dans une chaumière aussi bien que dans le palais d'un roi. Sont exceptés, seuls, de tout pauvres parents végétant dans des taudis.

Il ne faut pas que les parents se permettent de devenir nerveux, surmenés, irritables, car ils giffleront alors leurs enfants par simple détente nerveuse. Ils doivent garder leurs nerfs en bon état et leur esprit lucide pour distinguer clairement si l'enfant commet une action vraiment répréhensible ou s'il ne fait que bousculer par son activité incessante, mais naturelle et non condamnable, notre stupide routine d'adultes.

« Chaque famille, et surtout chaque enfant, serait plus heureux et mieux portant si la mère accrochait au-dessus de sa table à ouvrage et lisait chaque matin une profession de foi du genre de celle-ci: *J'ai une dette envers mes enfants.* Les ayant mis au monde, leur père et moi devons leur procurer une vie libre et heureuse de santé physique, d'activité joyeuse, d'élévation intellectuelle, de saine dignité morale. Afin de payer ma part de cette dette, je dispose d'un certain capital d'argent, de forces physiques, de vigueur intellectuelle. Si je veux garder mon honneur sans tache, il me faut, comme tout débiteur honnête, utiliser mes ressources *tout d'abord* de façon à pouvoir payer ma dette. »

Dans nos appartements modernes, généralement exigus, les enfants n'ont pas un coin qui leur appartienne bien légitimement. Il faut le leur trouver.

L'école nous prend nos enfants. Les quelques heures qu'elle leur laisse sont accaparées par des entraîneurs de boys-scouts, des directrices d'éclaireuses, des professeurs de gymnastique, de danse, de jeux divers, etc. L'école et les maîtres d'à-côté s'accordent pour enlever l'enfant à « ce couple incompetent et trop occupé d'ailleurs, que forment son père et sa mère. »

Mais pouvons-nous nous plaindre que d'autres s'emparent de nos enfants? « Avons-nous, en somme, quelque secret de joie et de beauté spirituelle à leur enseigner? Avons-nous une philosophie de l'existence? Est-elle bonne? Nous fortifions-nous par de nobles pensées et des récréations physiques vraiment saines? En d'autres termes, si nous étions un enfant libre de choisir sa demeure et des parents qui puissent l'aider à se préparer à la rude tâche de passer sur cette terre quelque soixante-dix ans avec intelligence, courage et entrain, choisirions-nous le foyer que nous offrons à nos enfants? » Troublante question.

Ne pas prétendre devant nos enfants être ce que nous ne sommes pas. — Faire des efforts quotidiens pour devenir ce que nous devrions être. — Rendre nos vies dignes d'être vécutées afin qu'elles soient dignes d'être partagées par nos enfants. — Voilà les seuls moyens de devenir les amis de nos enfants et même, si nous sommes très sages, leurs amis intimes.

Parents trop inquiets? Parents trop négligents? Mrs. Fisher pense que la première espèce est beaucoup plus répandue que la seconde. Parents trop inquiets qui se font du souci pour tout, qui appréhendent toujours la faillite de leur éducation, qui se désespèrent en imaginant sans trêve les plus effroyables conséquences des moindres défauts de leurs rejetons! Parents qui rongent le doute et ses énervantes dépressions! Ils gâchent leur vie et celle des enfants. Ils devraient avoir confiance « dans le principe miraculeux de la croissance qui épanouit les facultés de l'âme humaine beaucoup mieux que nous ne saurions le faire, parce que nous, en somme, nous ne regardons l'avenir qu'avec appréhension et méfiance... » « ... Nous aiderions bien mieux nos enfants à se corriger de leurs étourderies et de leurs caprices en ayant confiance dans ce que nous savons être la vérité, c'est-à-dire qu'ils se corrigeront de ces défauts en grandissant. Ne songeons pas sans cesse qu'ils n'y réussiront peut-être pas et partageons avec eux un sentiment d'une valeur inestimable: la croyance que la vie est bonne. »

Du loisir nécessaire au développement. La vie de nos enfants est trop remplie: heures de classe, leçons particulières de musique, de dessin, de gymnastique, de danse; visite des cinémas et théâtres à programme pour les écoliers, etc. Cette instruction intensive déforme la vie des enfants en les privant de leur élasticité, de leur initiative, de leur énergie. Le grand coupable, c'est le désir des parents d'être à la hauteur, c'est-à-dire de faire faire à leurs enfants ce que font les enfants des autres.

Le thermomètre moral. Il serait bon d'avoir dans la famille un thermomètre qui apprécierait le plus justement possible la qualité des actes de nos enfants. Cela afin d'établir aisément le degré de blâme ou d'éloge que méritent les actes enfantins.

Essayons de graduer d'après Mrs. Fisher cet instrument idéal. Tout en bas, au-dessous de zéro, indiquons d'abord la cruauté, puis la lâcheté, le mensonge, l'égoïsme. Plus haut, le manque de considération pour les autres; au milieu de l'échelle, le désordre, les mauvaises manières. Puis les bonnes manières, et nous arrivons, tout en haut de l'échelle, au royaume des vertus que peut pratiquer un enfant, c'est-à-dire aux efforts plus ou moins grands qu'il fait pour combattre son égoïsme.

« On voit qu'il est possible de diviser tous les actes enfantins en trois classes: actes volontairement dirigés vers le mal (pas très nombreux dans la vie d'un enfant normal); actes consciemment dirigés vers le bien (pas très fréquents non plus dans la vie d'un enfant sain), et, entre les deux, la multitude des actes dépourvus de toute couleur morale, parce qu'en les accomplissant, l'enfant n'a aucun but défini ni conscient. Comme ces actes constituent la majorité des incidents d'une vie infantine, la mère est forcée de s'en occuper bien davantage, et il n'est pas surprenant qu'ils finissent par tenir une trop grande place dans ses jugements et qu'elle soit entraînée à leur appliquer des blâmes ou des éloges qui devraient se rapporter à des actions bien différentes. »

Réponses aux questions des enfants. Une jeune femme s'intitulant « Répondeuse professionnelle aux questions des enfants » ferait fortune et l'aurait bien mérité, dit Mrs. Fisher. Sa besogne sera rude, mais elle n'aura aucune concurrence à craindre. Les enfants, en effet, sont habitués à crier leurs questions dans le dos des grandes personnes en fuite. »

Comment satisfaire cette curiosité vorace des enfants? Se servir avec eux d'un bon dictionnaire, d'une encyclopédie bien faite. Si l'on n'a pas le temps, noter leurs questions pour y répondre à loisir.

Comment obtenir de la jeune génération des façons de parler courtoises et polies? En leur en donnant l'exemple.

De l'obéissance. Les petits enfants doivent obéir. Mais il est physiquement impossible qu'ils continuent toute leur vie à obéir à leurs parents. Quand donc doivent-ils cesser? Autrefois le garçon obéissait jusqu'à vingt et un ans, la fille était tenue en main par ses parents jusqu'à ce qu'un mari vint prendre les

rènes. Aujourd'hui tout est bien différent. Il n'y a plus guère de règle inflexible pour l'obéissance. Mais il est sûr que le petit enfant devra d'abord obéir machinalement; — puis il apprendra à obéir selon sa raison. Il faut donc le préparer à ses responsabilités futures en lui faisant comprendre qu'on ne lui demande pas d'obéir aux désirs personnels des parents, mais à des lois universelles que les parents sont chargés de faire connaître et de faire respecter.

Logiquement, faut-il admettre ici que, si l'enfant est à même de faire le bien sans obéir à ses parents, ou s'il n'est question ni de bien ni de mal, il est libre d'obéir ou non selon ce qu'il croit être le mieux? Que les parents évitent de poser devant leurs enfants « comme des oracles et des prophètes, avec un sérieux que seul le loyalisme aveugle des tout petits peut contempler sans rire! »

Nous voici arrivés aux chapitres les plus émouvants du beau livre de Mrs. Fisher, — du moins à mon avis, — à ceux qui traitent des liens qui relient l'ancienne génération à la nouvelle, et à ceux qui portent ce titre tragique: *La maternité ne peut plus être un poste « à vie »*.

L'auteur étudie d'abord la situation des parents dès le moment terrible où ils se disent: « Comment! est-ce possible? Je fais maintenant partie de la vieille génération! » Nous devons penser, nous les parents, que nous sommes responsables de nos enfants et non pas eux de nous. Que leur ayant donné la vie, nous sommes tenus de rendre leur existence digne d'être vécue. Cette obligation de les rendre heureux étant considérée comme le paiement de la dette que nous avons contractée envers ceux que nous avons lancés dans la vie. Surtout ne pas nous imaginer que les soins donnés aux enfants sont un prêt qu'ils doivent rembourser une fois grands.

Cette mère et sa fille adolescente, ce père et ce fils majeur ne s'entendent plus... C'est que « les relations des parents et des enfants ne peuvent durer toute la vie ». Elles ont le sort de toutes les relations des hommes, c'est-à-dire qu'elles sont variables suivant les tempéraments, qu'elles s'aggravent et qu'elles s'usent.

Cependant, si nous travaillons à établir des affinités spirituelles entre nous et nos enfants, nous pouvons encore espérer de belles relations avec « ces êtres humains d'âge mûr qui ne sont plus les enfants de personne ». Nous les verrons devenir indulgents pour nos défauts qu'ils connaissent mieux que personne, et peut-être même, quand nous serons vieux et infirmes, s'accorderont-ils le plaisir de nous chérir et de nous protéger, — non pas parce qu'ils ont contracté une dette à notre égard, mais bien parce que nous aurons su nous faire aimer d'eux.

C'est, par l'intuition, par l'imagination sympathique, que les

parents découvriront, s'ils veulent bien prendre cette peine, la véritable personnalité de leurs enfants. Pour cela, consacrer moins de temps aux questions purement matérielles (propreté, bonnes manières), pour nous pencher plus véritablement sur l'âme de nos petits. Si nous, les mères, avons mis tout notre effort à obtenir que nos enfants soient propres et polis, il est bien évident qu'ils le seront une fois grands. « Mais, dit Mrs. Fischer, ils auront aussi appris, et pour toujours, à chercher ailleurs sympathie et compréhension. »

Les parents omniscients... Quelle engeance! Et dire que nous nous cramponnons tous à cette vieille planche pourrie, l'omniscience! Dès que l'enfant n'est plus tout petit, la mère doit renoncer « au plaisir périlleux de paraître appartenir à une espèce morale supérieure ». D'abord, parce que ce n'est pas vrai, ensuite, parce que les enfants ne sont pas longtemps les dupes de ce bluff, et surtout parce que les commandements péremptoires résultant de la fâcheuse et prétendue omniscience des parents exaspèrent la jeunesse.

Les parents n'ont qu'une chose à faire: s'améliorer, se perfectionner sans cesse, pour leur bien et celui de leurs enfants. « La société ne gagne rien à ce qu'un homme qui ne s'est pas lui-même perfectionné essaie de perfectionner ce qui l'entoure », a dit Emerson.

Le garçonnet devenu un homme n'a plus besoin de l'aide matérielle de sa mère. Il peut payer quelqu'un pour raccommo-der ses chaussettes ou pour le soigner, s'il est malade. Mais il se sent bien misérable s'il ne peut pas s'appuyer, à quel âge que ce soit, sur la force et la sagesse de ses parents.

La maternité ne peut plus être un poste « à vie ». Elle est devenue « une étrange affaire, extrêmement et inévitablement précaire ». Au moment où la mère a enfin appris son métier le mieux qu'elle peut, voilà que, jeune encore, elle se trouve reléguée dans les rangs des sans-travail. Quelle triste désorganisation, quel pénible bouleversement!

La femme d'autrefois avait généralement plus d'enfants que celle d'aujourd'hui; fatiguée, surmenée, elle n'en pouvait plus quand le dernier des oisillons avait pris sa volée. Elle était tout juste bonne à devenir une de ces grand'mères dont les jeunes ménages de ces temps reculés appréciaient la collaboration pour les soins et l'éducation des enfants.

Aujourd'hui, nous devenons grand'mères beaucoup plus tard, — ou pas du tout, — et, certainement, on ne nous arrache pas fréquemment à nos foyers paisibles pour aider à élever nos petits enfants: les jeunes parents sont devenus ombrageux. Nous avons des loisirs, beaucoup de loisirs et des forces encore. Qu'allons-nous en faire? Plusieurs d'entre nous ne savent pas qu'en faire: complètement absorbées par leur

Les femmes et les livres

Ada NEGRI et son œuvre

(Suite et fin.)¹

C'est de 1917 à 1925 qu'Ada Negri a le plus produit. Après le livre de la passion, voici la fraîche et juvénile *Stella Mattutina*², parue en 1921, « roman » écrit en une prose fluide, dépouillée de toute rhétorique: c'est la prime jeunesse de l'auteur qui s'y trouve relatée.

Nous voulons espérer que la traduction qu'en a donnée la *Revue de Paris* ne tardera pas à paraître en volume, car chacun devrait lire la biographie de Dinine, cette enfant intelligente, précoce, imaginative, tour à tour rêveuse et vive comme un écureuil. La fillette a su si bien voir et l'auteur mûri si bien retenir ces réminiscences lointaines, pour les noter en phrases corcises et pittoresques, que le moindre détail y prend un relief singulier. Remarquez ce début:

Je vois — au fonds du temps — une fillette.

Maigre, droite, agile. Mais je ne puis dire vraiment comment est son visage, car dans la demeure de la fillette il n'y a qu'un petit miroir, vieux qui sait de combien d'années, semé de taches noires et verdâtres...

Et voilà le lecteur situé immédiatement dans le milieu où on l'invite à pénétrer: dans la loge que Dinine habite avec sa grand'mère, concierge, et sa mère, ouvrière de fabrique. C'est la loge d'une grande maison patricienne en la cité lombarde de Lodi. De tous les sentiments de la petite fille du peuple: amour, pitié, dépit, émerveillements devant la nature, impression d'être différente des autres — et ne l'était-elle pas en effet? — Ada Negri a su faire quelque chose de si attachant et de si personnel que, la lecture commencée, on ne la quitte plus qu'elle ne soit finie.

Après ce délicieux roman, un troisième recueil de nouvelles parut deux ans plus tard, en 1923: *Finestre alte*¹ — Fenêtres hautes. Ainsi que le titre le suggère, l'auteur nous mène surtout dans des intérieurs haut perchés: logis voisinant avec les tuiles. Beaucoup de portraits de femmes, cette fois encore. De femmes heureuses? Peu. La plus heureuse, c'est une servante dévouée jusqu'à l'in vraisemblance — et pourtant, son histoire a un tel accent de vérité qu'elle a dû être prise sur le vif. Le bonheur de cette humble et rare créature, le voici: vivre à toute heure, se sacrifier constamment, sans effort, pour une vieille maîtresse regardante, égoïste, tyrannique, acariâtre. Quand la *padrona* tombe en enfance et l'appelle *maman*, Clarisse est au septième ciel; aucun soin ne la rebute; au contraire; elle cherche toutes les occasions de faire davantage. Et quand la *padrona* est

¹ Voir le *Mouvement Féministe*, n° 224.

² Maison Treves, 1919; édit. Mondadori, 1875.

¹ Edit. Mondadori, Milan.

tâche maternelle, elles ont laissé s'atrophier leurs facultés. Mélancoliques, les mains et l'esprit vides, le cœur inoccupé... pauvres grand'mères qui n'avez pas la souplesse de vous adapter aux circonstances nouvelles, de vous créer des intérêts puissants, de vous tourner vers une autre existence, que vous êtes à plaindre!

Pour conserver des intérêts dans sa vie de chômeuse de la maternité, une femme ne doit pas avoir été uniquement femme, pas plus qu'uniquement mère. Sa personnalité vivante, il faut avoir su la garder; sa petite flamme, il faut l'avoir conservée bien brillante. Bien avant l'heure de la cinquantaine, il faut avoir commencé la recherche d'un nouveau métier, d'une besogne intéressante qui meubleront la vieillesse. Lire, écrire, peindre, faire de la musique ou des travaux pour lesquels on eut toujours du goût, mais jamais du temps, se consacrer aux œuvres sociales, voilà de quoi embellir une vie à son déclin. Et, chose reconfortante, « si la mère est capable de vivre sereinement et de tout son cœur sans ses enfants, elle devient justement celle qu'ils désirent voir partager leur vie. »

Lisons, lisons le livre passionnant comme un roman, dont certaines pages nous paraissent bien certainement ce qui a été écrit de plus clair, de plus profond sur l'éducation des enfants. Ces pages ne pouvaient naître que sous la plume d'une mère au grand cœur.

Mrs. Fisher a le singulier mérite, a-t-on dit, d'exalter la maternité comme un poète, et d'en marquer les limites comme un géomètre. Je crois bien que là est surtout la plus puissante originalité de son beau livre.

JEANNE VUILLIOMENET.

Pour l'An qui vient...

Le *Mouvement Féministe* publiera en 1926, entre beaucoup d'autres, les articles suivants :

L'Idée marche... ou *La quinzaine féministe*, chronique bimensuelle du mouvement féministe et suffragiste à travers le monde, par E. GD. (avec autant que possible des portraits de féministes de marque ou des illustrations d'actualité).

Les femmes et la chose publique :

I. *Chroniques parlementaires fédérales*, par M^{me} LEUCH-REINECK, et toutes les fois que des sujets d'intérêt féminin y seront touchés, des comptes-rendus du même ordre des débats

parlementaires aux Grands Conseils de Genève, Vaud et Neuchâtel.

II. *Femmes électrices, comment voteriez-vous dimanche ?...* étude des principales questions soumises aux votations populaires en Suisse.

III. *Notes, documents et études* sur les sujets d'ordre national et international intéressant l'opinion publique.

Les femmes et la Société des Nations, chroniques et nouvelles de tous les faits intéressant les femmes en corrélation avec la S. d. N.; et notamment des études sur *l'organisation d'Hygiène de la Société des Nations; l'éducation en faveur de la Société des Nations, la Traite des Femmes et la Société des Nations*, etc., etc.

Lettres féministes de l'étranger : Autriche, Allemagne, Grande-Bretagne, Etats-Unis, Italie, Hollande, Roumanie, etc.

Les agentes de police en Angleterre, d'après l'ouvrage de Commandant Mary Allen.

Etudes scientifiques et tenue de ménage, par M^{me} A. LEUCH, D^r ès lettres.

Biographies féminines et portraits de femmes suisses et étrangères (Miss Margaret Bondfield, Flora Tristan, M^{me} Pestalozzi), etc., etc., par M^{me} VUILLIOMENET-CHALLANDES.

Les femmes et les livres, chronique des œuvres littéraires féminines, par M^{me} M.-L. PREIS.

Les nouveaux mots féminins, ou l'influence du féminisme sur la grammaire, par M^{lle} Emma PORRET.

Psychologie des femmes, par M^{lle} Marg. EVARD.

La mère et la sœur de Conrad-Ferdinand Meyer, par M^{lle} Hélène STUCKI.

Variétés historiques, littéraires et artistiques, en connexion avec le mouvement féministe.

Choses vues... croquis et documents sur des organisations philanthropiques et sociales en Suisse et à l'étranger, par M^{me} VUILLIOMENET.

Carrières féminines, monographies et enquêtes de l'Office suisse des Professions féminines.

L'action morale, d'après les documents et les travaux du Cartel romand H. M. S.

morte, Clarisse devient folle. D'une psychologie bien fouillée aussi, le cas de conscience qui donne un ton si émouvant au récit des *Orphelins*.¹

Fenêtres hautes!... Sachant qu'Ada Negri elle-même habite actuellement tout au haut d'une maison avec vue sur les toits, nous avons quelque motif de penser que la dernière nouvelle de ce volume, intitulée *Mikika sui tetti*, est la description de son appartement près du ciel. La chatte qui feint de dormir « étendue dans la concavité d'une tuile », ne serait-ce pas la compagne de la poétesse avec cette jeune fille — sa fille — qu'elle nomme ici Rosaspina?

Sa mère (de Rosaspina) a les cheveux striés de beaucoup d'argent, mais vivants; les yeux marqués des sillons de la passion, mais vivants, et en elle-même, elle se sent vivante pour tout le temps que le monde a duré et durera. Des amours, des douleurs, des erreurs vécues, elle n'en regrette aucune: toutes ont travaillé à lui former une richesse intérieure d'une puissance si complexe, qu'elle ose lui donner le nom de bonheur.

En elle, il n'y a plus de désir ni même d'opposition, mais un état d'acceptation qui se résoud en un suprême amour pour tous les êtres.

Elle écrit, elle écrit des heures entières sans fatigue. Elle a l'âme débordante de choses à dire, qui — il fut un temps — lui causèrent de la douleur, qui, maintenant, ont atteint un point de radieuse maturité. Elle se hâte d'écrire, afin d'arriver à temps pour les offrir en don. Non pas qu'elle craigne de mourir, mais elle pense que, demain, elle pourra ne plus être la même qu'aujourd'hui. Mikika sait cela et lui aide.

Sur le bureau, savante et patiente, elle suit — non, elle guide le

chemin de la plume; et dans ses yeux, qui ont la transparence verte des feuilles contre le soleil, se trouve le mot que la plume s'apprête à écrire...

En une marche ascendante et triomphale, Ada Negri nous a donné, cette année, la plus belle, la plus pure, la plus parfaite de ses œuvres: *I Canti dell' Isola*¹. Ces *Chants de l'île* ont été composés dans la radieuse Capri, terre du soleil, paradis des fleurs, des formes et des couleurs. D'abord, c'est un hymne d'extase devant ces visions merveilleuses:

J'ai mal de lumière, mal de toi, Capri solaire...

Et cette « Nuit de Capri »:

Si basses les étoiles sur ma tête qu'il semble qu'elles me veuillent couronner.

Quand je lève à peine — par jeu — la main, peut-être les pourrai-je toucher.

Mais je n'ai pas la force de lever la main: l'air embaume trop de roses blanches.

Si peu de choses entre elles: un peu d'air; rien qu'un peu d'air; et elles ne peuvent s'embrasser.

Il y a si peu de chose entre toi et moi — un peu d'air — un peu d'air — et je ne puis t'embrasser.

Tu es caché; mais ta vie appelle dans l'ombre mes sens éveillés.

La mer est cachée, mais son souffle emplit la nuit de tous mes pleurs.

Rémiscences, nostalgies alternent avec les descriptions. Il faudrait tout citer; par exemple, ces strophes délicieuses intitulées: *Bénédiction*, et qui commencent ainsi:

¹ A. Mondadori, Milan, 1925.

¹ Treves, Milan.